

JÓZEF PIŁSUDSKI

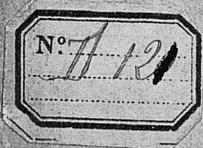
Premier Maréchal de la Pologne, Ministre de la Guerre.

La Psychologie du Prisonnier

(Extrait de la „Revue Pénitentiaire de Pologne“, Vol. IV,
Nr. 1/6, Janvier 1929).



POLOGNE — VARSOVIE — 1929.



F8H62



JÓZEF PIŁSUDSKI

Premier Maréchal de la Pologne, Ministre de la Guerre.

La Psychologie du Prisonnier

(Extrait de la „*Revue Pénitentiaire de Pologne*“, Vol. IV,
Nr. 1/6, Janvier 1929).



POLOGNE — VARSOVIE — 1929.



Zakłady Graficzne Pracowników Drukarskich,
Warszawa, Nowy-Swiat 54. Tel. 15-56 i 242-40.



LA PSYCHOLOGIE DU PRISONNIER.

J'ai été invité par le Comité d'Assistance aux anciens prisonniers politiques, à tenir une conférence sur la psychologie du prisonnier ¹⁾. La Pologne est peut-être le seul pays, existant actuellement parmi tant d'autres nations, où il est possible de parler librement d'une chose aussi compromettante que la prison criminelle. Si aujourd'hui je me présente devant vous dans l'uniforme d'un officier du rang le plus élevé, dans l'uniforme du représentant suprême de l'armée polonaise et que je parle hautement sur ce thème, c'est uniquement parce que 150 années d'histoire de notre pays ont fait de la prison un facteur quotidien de notre vie. En effet, la prison était pour ainsi dire le compagnon quotidien de la pensée humaine, elle constituait une partie de la culture intellectuelle, de la culture politique, de la culture générale de la vie polonaise. An après an, dizaines d'années sur dizaines d'années, génération sur génération se familiarisait avec la prison comme avec une occurrence quotidienne, pénétrant la pensée comme peut-être y pénétraient ailleurs des problèmes vitaux, autres que la prison.

La littérature est le reflet de la vie, et les lettres noires jetées sur le papier offrent cette particularité que si

¹⁾ Conférence tenue par le Maréchal *Józef Piłsudski* le 24 Mai 1925 et publiée en vertu de l'autorisation spéciale en date du 19 décembre 1928.

elles y sont jetées par le talent, elles constituent non seulement un document de ce talent, mais un document de ce qui remplissait l'existence de millions d'hommes. Un de nos grands poètes a dit dans le vers admirable adressé à la mère polonaise: „entoure dès le commencement de chaînes le cou de ton enfant, apprends lui à respirer un air humide et empesté“. Ce qui paraîtrait inconcevable ailleurs est en Pologne un facteur s'introduisant presque de force dans le coeur de chaque mère, de la mère rêvant à l'avenir de son enfant, de la mère craignant dans son coeur maternel quelque désastre ou quelque malheur qui atteindrait son enfant bien-aimé. L'enfant naissait prédestiné à réfléchir et songer à la prison. Si, aussitôt après la perte de notre indépendance, nous eûmes un nom que le plus petit enfant répète jusqu'à ce jour comme étant intimement lié à la pensée et au coeur polonais, le nom de *Tadeusz Kościuszko*, nous voyons en lui un des premiers qui connurent la prison des oppresseurs.

Tadeusz Kościuszko, blessé à Maciejowice fut, en effet, transporté aussitôt à la forteresse de Petropawłowsk, à Petersbourg.

Un autre nom, aussi célèbre que celui du grand *Mickiewicz*, est également lié à la prison, dès le début de la vie du poète.

Je ne saurais donc être taxé d'exagération par la génération devant laquelle je parle, si je mentionne la prison comme une chose quotidienne, de même qu'il n'est pas exagéré de parler d'héroïsme, de dévouement, de sacrifice, lorsque ces phénomènes sont aussi vastes que le champ qu'embrasse la pensée humaine se reportant en arrière sur une période de 150 longues années.

Permettez-moi également de me citer moi-même comme exemple qui me paraît aussi confirmer historiquement la valeur de la prison, en tant que partie intégrale de la vie polonaise.

J'arrivais en Pologne venant tout droit de prison. Magdebourg, en effet, n'était pas autre chose et j'en arrivais dès l'aube de la renaissance de la Pologne pour monter aussitôt au degré le plus élevé de sa représentation, moi, un homme récemment libéré de prison. C'est une vérité incontestable, une simple vérité qui ne saurait être défigurée par des mots extraordinaires, car sa simplicité parle pour elle-même dans la Pologne de nos pères et de nos aïeux et n'a pas besoin de phrases ronflantes.

Lorsque je réfléchissais à la manière de traiter le sujet que j'ai choisi, la psychologie du prisonnier, je m'arrêtai à diverses méthodes. Je les ai pourtant rejetées toutes à l'exception d'une seule qui m'a parue la plus facile. Je n'ai pas de talent pour étudier quoi que ce soit suivant la méthode scientifique; le seul sujet que j'ai étudié de la sorte était la science militaire.

Quant aux autres problèmes, je les ai parcourus tous d'après une méthode différente.

En effet, étudier suivant la méthode scientifique la psychologie d'un homme détenu en prison, c'est comprendre dans les cadres d'une statistique la santé détruite par l'emprisonnement, les cas de folie provoqués par la prison, la mort des prisonniers, qui se sont suicidés, les mètres cubes d'air, de cette vapeur humide et empestée, qu'il faut parfois respirer. Or, prendre tous ces faits petits ou grands, les multiplier, les diviser, les soustraire par des signes d'algèbre, les résumer de manière à les rendre dans une brève conférence, ceci m'est absolument impossible.

Je ne saurais retracer de la sorte ma propre vie.

Aussi, après avoir rejeté cette méthode, je me suis décidé à un moyen le plus simple, mais peut-être le plus égoïste.

Je suis un prisonnier qui a traversé bien des prisons. Et comme j'ai déjà fait mention de la statistique, je vous dirai que si l'on additionnait toutes les années de prison et si l'on divisait ce chiffre par le chiffre de la po-

pulation polonaise, ce qui me reviendrait pour ma part serait un peu plus que la moyenne revenant à chaque tête.

Comme j'ai toujours eu une chance inouïe, la chance m'a favorisé même sur ce point, car comme je vous l'ai dit, la part de prison qui m'est revenue dépasse la moyenne.

Aussi puis-je affirmer tranquillement avec un certain droit et une certaine autorité qu'en parlant de la psychologie du prisonnier, je parlerai plus de moi même que des autres. J'ai traversé de multiples prisons et plus d'une année de ma vie s'est écoulée sous les écrous. Or, étant donné que la base matérielle de l'emprisonnement est la même pour tout individu, je ne pense pas m'écarter beaucoup de mon sujet en vous dépeignant la psychologie du prisonnier que j'étais.

La prison a deux traits essentiels, qui, si l'on fait abstraction de toutes les circonstances additionnelles, peuvent se résumer de façon extrêmement simple. D'abord la prison existe pour infliger une peine, pour causer une peine. Personne n'est détenu pour son propre plaisir. Cette peine consiste d'abord dans la limitation de la liberté matérielle au minimum, de la liberté de mouvement à l'espace infime destiné comme cellule au prisonnier, c'est à dire à un espace limité par quatre murs avec une porte plus ou moins grande et une fenêtre éternellement grillée. Voici ce qu'est la prison.

En deuxième lieu, c'est un fait incontestable que le prisonnier est soumis à une observation de toute heure, de tout moment. Sa vie, sa conduite ne dépend plus de sa volonté. Ceci constitue le second trait caractérisant nettement la prison, sans égard aux circonstances et aux causes de l'emprisonnement. Comme je viens de le dire, ces deux traits, si l'on rejette tous les autres, sont stables et identiques pour chaque prison.

Chaque fois que je me trouvais en prison, ayant beaucoup de temps libre pour réfléchir, je tâchais de me faciliter ainsi mon existence: je me disais que ma vie de

détenu n'est pas pire que la prison hors de ces murs, celle que tout être humain traverse en vivant. L'homme qui n'aime pas son bureau a un sentiment insupportable lorsqu'il doit s'adonner tous les jours au même labeur, se rendre tous les jours par la même rue, étant limité dans son choix, à un endroit qui lui est antipathique, s'asseoir à la même table, prendre le même papier, copier ou écrire, contempler les mêmes murs et la même fenêtre, non grillée il est vrai, mais toujours pareille, et puis rentrer chez soi, talonné par la faim, excédé et fatigué, en passant de nouveau par les mêmes rues...

Lorsque je me dépeignais ainsi avec une certaine exagération l'existence d'un tel homme, je le faisais exprès pour m'aider à supporter mon séjour, pour bien me rendre compte de ces vérités en me comparant à ceux qui peuvent circuler librement. Cela me permettait de comprendre la psychologie générale de l'individu qui voit entraver sa liberté de mouvement contrairement à sa volonté, à ses aspirations, à toute sa personnalité et qui ne peut supporter la peine que lui cause cette entrave.

Pour faire ressortir le second trait dont je vous ai parlé, je citerai comme exemple un ménage mal assorti, où chacun se trouve constamment veillé par un oeil méfiant, couple qui a été joint, mais qui ne veut pas être un couple.

Or, je vous dis comme homme, que n'importe si ces yeux sont beaux ou laids, noirs ou bleus, leur regard constitue un fardeau insupportable, qui pèse quotidiennement et dont on ne saurait se libérer, sauf par la fuite. Car l'autre conjoint a, dans ce cas, un droit bien défini dont il peut user et abuser à son gré.

On pourrait penser que je parle contre les femmes, mais non! Toute femme a le droit de dire la même chose de l'homme dans un ménage mal assorti. Aussi, je retire ce que j'ai dit. J'ai songé maintes fois, lorsque j'étais prisonnier de combien la prison est plus dure pour une femme que pour un homme, car cette femme est incessamment

sous l'oeil brutal d'un homme qui l'observe sans cérémonie, même aux moments où elle se soustrait généralement à l'oeil masculin et elle se ressent ce regard comme un pied brutal piétinant sa personnalité même. Telle est la prison!

Je passe à la psychologie de la lutte contre tout ce que la prison représente de dur et d'insoutenable. Il n'y a pas en effet de prisonnier qui ne commence à lutter de telle ou autre manière contre le fardeau de la prison, qui ne cherche de remède au manque de liberté matérielle et à cette dépendance odieuse qui s'exprime avant tout brutalement par l'oeil ayant le droit de regarder à chaque minute, lutte contre les conditions dans lesquelles l'homme n'a plus rien dont il puisse disposer librement.

La première lutte que le prisonnier a à soutenir, c'est le désir de tromper du moins ceux qui l'ont mis en prison. Les tromper dans le cadre des murs de sa cellule. On s'efforce donc de tromper l'oeil incessamment vigilant du gardien, on recherche les moyens de réussir, ne fut-ce que pour un instant. Chacun y apporte une méthode différente. J'appartenais aux êtres assez hardis, aussi tentais-je de souffler dans l'obscurité sur la vitre pour l'embuer et empêcher ainsi le gardien de me voir. Je m'efforçais de me cacher dans un coin et de m'aplatir comme un papier contre la muraille.

Tous ressentent en effet, dès le prime abord, comme malheur, comme peine, comme irritation, le fait d'être perpétuellement surveillé. Par la suite, on l'oublie facilement, on s'y accoutume et on finit par passer à l'ordre du jour sur cet oeil étranger, qui voit parfaitement et qui observe avec ennui parce qu'il peut le faire et qu'il cherche une distraction, de même que le prisonnier en cherche une dans sa cellule.

La seconde chose qui survient — et il n'y a pas de prisonnier enfermé pour une période plus longue qui n'ait passé par cette maladie — c'est la recherche de méthodes propres à fuir de prison. C'est une vérité psychologique tel-

lement incontestable qu'elle devient presque une loi à laquelle est soumis le prisonnier quand le manque de liberté commence à lui peser.

Les uns cherchent ce moyen en trouvant des méthodes ingénieuses pour tromper ceux qui régissent la prison, d'autres songent à des moyens subtils et rusés pour scier les barreaux, qui les retiennent, etc. Mais cette idée demeure toujours le rêve opiniâtre qui poursuit le prisonnier et qu'il caresse sans interruption. Fuir de prison!

Briser ces entraves à la liberté de mouvement! Revenir un homme comme les autres! Regagner la possibilité de marcher dans la rue!

Puis commence la lutte intérieure pour se créer quelque chose qui ne dépende de personne, de se créer en vertu de ses propres ressources une vie individuelle. C'est peut-être la vérité la plus dure de l'emprisonnement. Créer une vie — mais sur quelle base? De soi-même, de ses propres ressources créer une vie dans des conditions aussi anormales, créer sans appui, sans l'aide de qui que ce soit, en cherchant par un moyen quelconque la source de ce que j'appelle le „luxe de la prison“. Cette lutte consiste dans le fait de créer intérieurement et par soi-même quelque chose qui ne serve qu'à moi et qui soit indépendant de ceux qui m'ont mis en prison. Lorsque l'individu cherche à y parvenir, il s'aperçoit qu'il est tellement limité dans ses ressources et dans ses moyens, qu'il recule presque devant la difficulté de cette tâche. Les mains n'ont pas à quoi s'occuper, les outils font défaut pour se créer quelque chose. Les objets matériels sont en nombre si limité et si petit que l'esprit travaille en vain pour s'accrocher à une idée quelconque.

Qu'y a-t-il dans la prison?

Des murs, tels ou autres, des objets très peu nombreux destinés à servir au prisonnier. On fait des efforts multiples pour suivre la vie qui bat son plein, qui fleurit en travail hors des murs de la prison. On trouve dans les cellu-

les des mouches ou d'autres insectes ou animaux, qui y pénètrent d'une manière quelconque. Et c'est la vérité pure qu'il se trouva des prisonniers qui prirent en affection des punaises, qui en firent l'objet de leurs études, cristallisant leur besoin de vie indépendante autour d'un insecte aussi répugnant. Que dire d'un fait que j'ai lu jadis, notamment qu'un prisonnier, détenu pendant de longues années, avait une araignée avec laquelle il se donnait des rendez-vous, s'efforçait de l'appivoiser et même de lui enseigner des tours de force. C'est la nécessité de rechercher une vie hors des conditions de la prison, de réaliser un luxe qui n'existe que pour moi, c'est la nécessité psychique du prisonnier.

Quant à moi, j'affirmais toujours en riant que je suis né pour être prisonnier, car il m'était vraiment facile de reconstituer le charme de la vie. Je pouvais évoquer en moi-même les songes et les rêves le plus improbables, parce que mon esprit travaillait facilement dans cette direction. Je ne m'attachais jamais à aucun objet matériel. Et pourtant lorsque je me souviens de mon séjour dans diverses prisons, je retrouve quelque chose qui m'était particulièrement agréable. J'avais en effet un plaisir spécial à remuer et changer de place quelque objet dans ma cellule. Cependant il y a des prisons où il est impossible de déplacer quoi que ce soit, car tout est fixé aux murs ou au plancher. Aussi, me souviens-je avec une émotion spéciale de mon séjour au X-me pavillon à Varsovie. Dans d'autres prisons l'on n'avait rien pour soi; ici, tout appartenait à celui qui avait le droit de le remuer.

Le № 26 de la citadelle de Varsovie, pavillon X, me sembla, lorsqu'on m'y introduisit, aussi beau qu'une chambre d'hôtel, hôtel très médiocre il est vrai, mais où je dépose ma valise, où je peux fouiller dans mes effets que je dispose librement dans tel ou autre coin, où je peux donner même un coup de pied à la table, qui m'obéit et se déplace.

Si je représente de sorte la vie en prison, c'est parce que je ne crois pas qu'il n'y réside point une somme de plai-

sir. Je pouvais lutter contre les conditions de la prison, j'avais une imagination vive et féconde et j'étais à même de me créer une vie, vie de pensées, vie de rêves, vie de songes où je me donnais cours plus librement que ne m'aurais pu le faire dans la vie quotidienne, sous les milliers d'yeux qui épient avec méfiance... On ne se gêne nullement, car on néglige absolument l'oeil du gardien qui vous surveille. Je créais alors en moi-même tout ce que je voulais — le temps ne me faisant pas défaut. Si vous croyez que je différerais en ce point des autres prisonniers, ayant cette imagination vive et féconde qui s'attache à tout, qui parcourt tous les domaines de la pensée humaine et dont les autres peuvent être privés, je vous dirai que ce n'est pas vrai, car chaque fois que je questionnais un prisonnier à ce sujet, je constatais chez lui les mêmes symptômes. Il s'efforçait en effet de revivre son passé, de trouver des défauts en soi-même ou chez les autres. Le sens d'auto-critique et d'autoanalyse se trouve accru du fait de revivre les jours écoulés. Ce travail entraîne souvent le prisonnier sur des voies pénibles et néfastes; il l'amène à haïr les hommes à un point auquel cette haine ne serait pas parvenue, s'il n'était pas en prison. Vu cette critique si intense des temps passés on tend à attacher une importance spéciale à des choses qu'on n'aurait jamais amplifiées de la sorte, au cours de la vie normale. Chaque fois que j'observais un détenu sortant de prison, je retrouvais chez lui le même trait maladif.

Chez combien de prisonniers n'ais-je pas retrouvé également l'envie de créer un luxe indépendant d'eux mêmes. De quoi le malheureux prisonnier ne s'occupe-t-il pas! Il commence à étudier les langues étrangères. Tel, qui jamais ne l'avait fait en liberté s'adonne à cette étude. Il peine pour vaincre les difficultés de mots barbares, il s'épuise à découvrir leur sens, il ne sait point les prononcer, il acquiert des défauts de prononciation qu'il ne peut plus corriger par la suite, de même que je l'ai fait avec l'anglais,

car c'est en prison que j'ai appris cette langue. J'y acquis des défauts de prononciation qui me poursuivent encore, car je me suis habitué à une prononciation erronée. N'ayant jamais l'étude des langues lorsque j'étais en liberté, je n'aurais pas eu le courage de les apprendre et pourtant j'ai commis ce péché envers moi-même en étudiant l'anglais et en peinant à cette tâche lorsque j'étais en prison.

J'avais jadis une passion pour le jeu d'échecs, mais il faut bien avoir avec qui jouer. Je m'efforçais de me construire un petit échiquier, et je me souviens que durant mon emprisonnement dans la forteresse de Petropawłowsk, n'ayant aucun instrument pour réaliser ce but, je parvins à m'arranger un échiquier sur le dos d'un livre qui se trouvait là bas dans chaque cellule, sur une Bible. À l'aide d'allumettes que j'avais à ma disposition, car heureusement on me permettait de fumer, je traçais les champs noirs, je moulais des figures tellement gauches que j'aurais honte de montrer à qui que ce soit ma tour ou mon fou.

Je cachais cela de la manière la plus rusée et la plus adroite devant la visite quotidienne de ma cellule, afin de soustraire le plus longtemps possible ce trésor de ma duplicité à mes bourreaux implacables.

Je ris aujourd'hui en me rappelant comme j'avais organisé ma vie en prison. Tel autre prisonnier s'adonne à autre chose. Lorsque je parle maintenant de la faculté d'organiser sa vie en prison je me souviens toujours de quelques prisonniers dont les noms me demeurent chers à jamais.

Voici deux habitants de la prison la plus dure qui existait en Russie, de Schlüsselbourg. Voici un de mes compatriotes, originaire de Samogytie, *Janowicz*, qui détenu à Schlüsselbourg, sût se défendre psychologiquement contre le poison qui tue la psychologie humaine. Il se créa des systèmes de l'emprisonnement qui détruit la psychique de l'homme, des systèmes statistiques sur base des misérables sources pouvant alimenter et confirmer son désir le plus cher.

Enfermé à Schlüsselbourg il affirmait, à l'aide de ses humbles sources statistiques la nécessité de l'indépendance de la Pologne. Il puisait de ses propres ressources plutôt que des feuilles si maigres et si rares qu'il pouvait obtenir à lire. Quel travail exorbitant dût être accompli par cette âme, avant qu'elle ne réussit à croire — car c'était un homme fort intelligent — que ce qu'il fait est réel, malgré le pauvre matériel dont il dispose. Je me souviens toujours avec regret qu'un homme qui sût trouver tant de charme dans sa vie de prisonnier, y épuisa ses forces psychiques à tel point que lorsqu'il fut sorti de prison et envoyé en Sibérie, il ne supporta plus la vie et finit par un suicide. Et voici une deuxième personne qui s'impose à mon souvenir. C'est aussi un des mes compatriotes de Wilno, *Lukasiewicz*. Je me le rappelle jeune homme, lorsqu'il allait subir son baccalauréat, comme gloire du gymnase. Il alla étudier les sciences naturelles, et lorsqu'il eut presque achevé ses études, on l'enferma à Schlüsselbourg. Qu'y faisait-il? Il étudia les brins d'herbe perçant péniblement le pavé de la cour, il cherche des traces de vie, là à Schlüsselbourg, sur cet espace de 100 sages ou 100 mètres cubes. Grand esprit naturaliste, il sauve son âme à sa manière!

Chaque fois que je le rencontre aujourd'hui à Wilno, dans notre chère université, je vois comme ce géant physique, au visage si doux, sait travailler!

Il existe donc une nécessité absolue de chercher quelques ressources en soi même, de les puiser des débris de ce qu'on a apporté en prison et de ce qui vous y tombe entre les mains, de recréer de la sorte une nouvelle vie de prisonnier. Or, tout se passe dans le temps et le temps, ce grand mathématicien qui guérit les plaies, ou qui en inflige de nouvelles, coule en prison bien autrement qu'ailleurs. Lorsque je tentais parfois, dans ma prison, de définir la manière dont le temps passe pour les prisonniers, je trouvais la définition, peut-être absurde, qu'il coule vite sans bouger. En effet, le temps semble s'arrêter. De quelle fa-

çon mesure-t-on le temps écoulé? On le fait en divisant ce temps en périodes, on y parvient parce qu'on recueille telles ou autres impressions, parce qu'il y a quelque chose avant et quelque chose après, et que de la sorte on mesure psychiquement le temps. Plus nous recueillons d'impressions, plus l'heure et le jour nous semblent longs. Bien que chaque heure soit égale pour l'homme heureux et pour l'infortuné, il n'en est pas de même en prison, car là il ne se passe rien. Les impressions qu'on y reçoit sont si pâles et si minimes que l'âme s'accroche aux faits les plus ridicules pour pouvoir diviser le temps. Je ne pense pas me tromper, bien que je n'aie jamais étudié les prisonniers sous ce rapport et que je n'attache pas personnellement de prix à la nourriture. Mais il est incontestable qu'en prison le dîner, le souper deviennent des événements constituant un facteur important de la vie, car ils nous aident à tenir compte du temps, ils servent de nécessité à laquelle la pensée revient toujours comme à une des lois de la vie quotidienne. Le temps est divisé en plusieurs repas. Inconsciemment, l'homme commence à penser à la nourriture, à se demander quel sera le dîner et le souper, comme événements marquants dans sa vie. Cette indigence de la vie quotidienne du prisonnier le force à travailler pour trouver une division quelconque du temps, un moyen de diviser la journée, journées qui se ressemblent si implacablement l'une à l'autre qu'elles peuvent différer seulement par des impressions personnelles, p. e. par le fait qu'on est de meilleure humeur un jour donné et de plus mauvaise humeur un autre jour.

En effet, en prison il ne se passe rien. Il faut envisager comme événements extraordinaires les jours où la porte s'ouvre, non pour la promenade, mais pour l'enquête, où l'on traverse un certain nombre de pièces et de corridors, ou encore, lorsqu'on vous met en voiture et vous fait passer rapidement par les rues de la ville. Ce sont là des événements d'importance primordiale. Quelque chose est

arrivé! Un jour ressemble tellement à l'autre qu'il n'occure aucun fait saillant, que le temps paraît s'arrêter et les heures coulent avec une lenteur inouïe. Cette lenteur est telle qu'une heure semble être un jour. Il est difficile de vivre cette heure, et combien facile de passer des semaines entières, lorsque l'horloge du temps s'arrête et semble ne plus bouger.

Combien de moyens ingénieux et humiliants ne trouve-t-on pas pour s'entendre entre prisonniers. Combien de signes n'a-t-on pas inventés pour qu'un individu puisse transmettre à un autre individu ne fut-ce qu'une parole par jour, pour que l'homme réponde à un autre homme en frappant tel ou autre coup. Je me défendais toujours contre cette impulsion psychique du prisonnier, mais je me rappelle ce que j'ai ressenti lorsqu'un collègue, détenu de l'autre côté du mur, se mit en colère et commença à donner de grands coups de poing, furieux de ce que je ne l'entendais pas et ne voulais pas lui répondre. Je finis alors par lui donner certains signes pour lui expliquer que je ne le comprends pas.

Lukasiewicz étudiait la faune et la flore; quant à moi, j'étudiais toujours dans chaque prison le représentant suprême de la faune, l'homme! Je saisisais aussitôt tous les traits de mes gardiens, chaque contraction de leurs muscles, chaque changement d'expression, je cherchais l'homme et, conformément à mon instinct de lutteur — l'homme qui ne recule jamais devant la lutte — je cherchais l'ennemi pour le connaître et l'apprécier. Combien de moments délicieux ai-je passés dans la citadelle de Varsovie qui a une acoustique si stupide que le prisonnier entend dans sa cellule ce qui se dit dans le couloir. Tout comme si c'était fait exprès pour permettre aux prisonniers de contrôler les gardiens et non inversement. Je passais donc des heures à épier comme mes gardiens causent entre eux et à étudier leur psychologie; observations limitées, il est vrai, mais d'autant plus subtiles. Je ne

sais si quelque prisonnier confirmera mes mots que ce sont les prisonniers qui ont l'ouïe la plus fine. Ils attrapent en effet le moindre bruit, ils cherchent des „parcelles de vie“, ils se changent pour ainsi dire en souris, si sensibles au moindre bruit.

Voici donc les principaux traits psychologiques du prisonnier. Le prisonnier est un être limité dans sa faculté de mouvement et forcé à se soumettre à l'observation quotidienne d'autres individus. C'est pourquoi l'on voit naître dans la psychologie du prisonnier d'une part une impulsion à la résistance par rapport à cette observation de toute heure, le plus souvent en la négligeant afin de soulager l'âme de ce fardeau intolérable, et, d'autre part, la nécessité de se créer une vie, malgré l'indigence des moyens qui servent à constituer l'existence.

Il n'y a pas d'autres hommes — et il y a des nécessités vitales. Il n'y a pas d'instruments de travail suffisamment puissants pour satisfaire même la nature la plus intellectuelle. De la sorte, se forme le fardeau pesant de la vie, sous lequel le temps coule en étouffant l'homme et en détruisant son âme. On voit surgir alors des moments de révolte, provoqués souvent par la cause la plus insignifiante.

* * *

Je veux finir en parcourant en un bref résumé toutes les impressions que j'ai eues de mes séjours dans les prisons diverses.

Lorsque j'étais enfermé dans les prisons de Russie j'ai pu voir les efforts que les autorités se donnaient pour que la prison fasse naître la peur. C'est la science de la prison qui veut créer „l'envie du prisonnier de se corriger“ à l'aide de la peur. Toute la science de la prison est basée sur cette conception. Corriger en faisant peur comme on corrige les enfants en leur infligeant une peine. Les prisons russes avaient un certain sentiment du droit

envers le prisonnier, mais un sentiment du droit d'un geôlier envers son prisonnier. On n'y agissait plus par simple violence ou force, mais plutôt par une recherche quasi-scientifique de peines et de souffrances à infliger au prisonnier, par la façon conséquente de lui faire peur, de le faire „autre, que tous les autres“.

Les prisons polonaises sous l'occupation russe étaient tout à fait différentes. En Pologne le spécimen de ces prisons c'était la citadelle de Varsovie, et notamment son X-me pavillon. Ceux qui nous enfermaient dans ces prisons ne se donnaient aucune peine, ne se souciaient de rien. La violence et la force y étaient exercées franchement sans aucun effort de leur donner une sanction „morale“ quelle qu'elle soit. Tous ceux qu'on croyait nuisibles étaient enfermés. Aussi n'ai-je jamais rencontré de prison aussi gaie que le X-me pavillon. Tout ce que dans les autres prisons serait défendu d'une manière très sévère y est admis ou presque admis sans égard à ce que chaque génération y creuse des tunnels et des passages secrets sous les murs. On répare ces tunnels le plus paisiblement du monde en laissant à la génération future la peine d'en construire de nouveaux. C'est comme s'il n'y avait qu'une simple formalité au fait qu'il est défendu de creuser des tunnels, mais, au diable, laissons-les faire des tunnels, si tel est leur bon plaisir. Une prison où il est permis de jeter tout sans dessus dessous, de placer son lit où l'on veut, une prison—hôtel comme je n'en ai pas vu d'autre. Dans cette isolation où les autorités s'efforcent de placer le prisonnier, il y a un épanouissement de force brutale qui attaque le prisonnier comme une simple violence, qui ne connaît pas de freins. Je me rappelle mon étonnement extrême, lorsque pendant ma promenade de prisonnier j'ai vu des tentes de soldats dressées dans le jardin de la prison. Ce jardin — c'était quelques pauvres arbres fruitiers dont les soldats s'amusaient à abattre les poires en y jetant des pierres. Chose difficile à conce-

voir dans aucune autre prison russe où le droit était appliqué avec le sentiment de sa propre valeur. J'ai observé des choses pareilles en Sibérie quand le sort est déjà décidé, quand on va endurer la peine où il n'y a plus d'examen, ni d'espérances, où le criminel est un criminel accompli.

À mon avis il n'existait pas de prisons plus „libres“ que les anciennes prisons polonaises sous le régime russe. Aussi c'est dans la citadelle, au moins du temps de mes contemporains, que les gens étaient le moins tourmentés, et se sentaient le mieux. Ils se sentaient en quelque sorte les maîtres de leur prison, plus qu'autre part.

Ceci est comme une domination collective des prisonniers et des autorités sur la prison, une collaboration des prisonniers avec ceux qui les tiennent enfermés. C'était un trait caractéristique qui me frappait tout particulièrement. Aussi c'est avec une certaine inquiétude que je partis vers une prison inconnue dans un pays nouveau, vers la prison en Allemagne. Je m'imaginai les Allemands comme la plupart des Polonais a l'habitude de se les représenter: „C'est là que règne l'ordre“ pensais-je. Mais rien n'est pire pour le prisonnier que l'ordre qui règne dans la prison, car il tend toujours à bouleverser cet ordre. En outre je me trouvais dans cette prison dans des conditions tout à fait spéciales. Les prescriptions obligatoires n'ont pas été appliquées en mon cas. On a voulu me traiter en „personnage exceptionnel“ dans la forteresse de Magdebourg, dans une isolation complète en me donnant en échange tout le confort possible dans de telles circonstances et une grande liberté de prisonnier. J'ai été traité comme il sied à un général, on me donna trois petites chambres, un jardinet à ma disposition, des ordonnances etc. J'y ai mené la plus libre existence de prisonnier que l'on peut rêver. Jamais je n'ai eu de si bel emprisonnement en Russie. Mais avant de m'enfermer l'on me fit passer par quatre prisons qui n'étaient pas du tout destinées aux

généraux. J'ai donc pu voir comment sont constituées les prisons allemandes. Dans ces prisons le traitement est brutal, commandé par les prescriptions, absolument obligatoire pour maintenir l'ordre et la discipline, mais il n'y a aucune tendance à tourmenter le prisonnier, à lui faire peur, à lui créer toutes sortes d'ennuis. Ces choses là n'existent pas, je ne les ai jamais remarquées. Il faut s'en tenir aux prescriptions qui sont attachées sur les murs de la prison, ce qui n'avait jamais eu lieu en Russie. Dès qu'on avait lu ces prescriptions — et chaque Allemand sait lire, — on savait à quoi s'en tenir. Là-bas chacun „exerce des fonctions“. Le geôlier „exerce ses fonctions“ et le prisonnier qu'il garde les „exerce“ aussi. Chacun est tenu à remplir ces prescriptions. J'ai été spécialement étonné de ce que j'ai vu dans la prison de Spandau près Berlin. Je me souvenais que c'est dans cette prison qu'a été détenu *Mierosławski* en 1848. Tout y était probablement différent alors. Pendant mon séjour dans cette prison, la vie y débordait et on la sentait à chaque pas. Chacun avait des occupations, chacun y travaillait d'une autre façon. Tout le monde marchait, courait, parlait, il n'y avait vraiment pas, outre la peine infligée, aucune tendance à faire des misères aux prisonniers.

Magdebourg était une prison spéciale, où le but était surtout d'isoler l'individu, qui était dangereux, plutôt que d'appliquer d'autres mesures d'emprisonnement. J'avais une ordonnance et des sous-officiers, qui étaient en même temps mes geôliers, j'avais trois chambres et un petit jardin où je pouvais me promener. Mais à 10 heures du soir la lumière devait être éteinte, car toutes les lumières de la prison devaient être éteintes à cette heure. Sous ce rapport il n'y avait aucune différence entre un général, un lieutenant ou un simple soldat. Mais outre ces petites prescriptions ennuyeuses, la vie y était la plus libre, que j'aie mené dans quelle prison que ce soit.

En approchant de la fin de ma conférence je veux encore une fois revenir au commencement. Pendant longtemps la prison a été une partie intégrale de la culture polonaise. Triste aveu qui pourtant n'est pas dépourvu d'un certain charme! *Mickiewicz*, dans l'une de ses oeuvres les plus grandes, dans la partie la plus importante de cette même oeuvre ne nous transporte pas ailleurs que dans une prison. Son prisonnier — poète après avoir „vécu la prison“ dans son sens moral, après avoir passé par le chemin dont j'ai parlé plus haut, après y avoir créé sa propre vie de prisonnier, écrit: „il naît un homme nouveau. *Natus est Conradus*“. Il naît un nouvel homme prisonnier, un homme créé par sa propre puissance, par la propre force de son âme transformée en un diamant, qui tranchait les objets les plus durs et brillait si merveilleusement dans l'oeuvre créatrice de *Mickiewicz*. Ce diamant avait été créé par la force intérieure de l'homme qui avait passé par une si dure épreuve.

La puissance de la vie de prison à créer une vie nouvelle est sans doute bien considérable, elle prête un charme bien grand. Il n'y a aucun doute à ce que durant les 150 ans la psychologie polonaise de la prison était une chose qui touchait profondément les gens en Pologne, et il n'y avait vraiment personne, qui en parcourant la vie polonaise des temps passés n'ait eu des rapports avec la prison, n'ait parlé de la prison, ne se soit pas approché de la prison. Pendant ces longues années, 150 longues, longues années, tant d'années, que le plus vieil homme ne peut plus s'en souvenir, il n'existe pas d'action importante où la prison n'ait été pour le Polonais une compagne fidèle depuis le berceau jusqu'à la tombe.

Chacun parlait de la prison comme d'une partie vivante de son âme... Je me demande souvent si ces jours vécus par la Pologne, ces jours tellement remplis de sacrifice, d'héroïsme de consécration, avec tout le charme du supplice souffert par l'âme humaine détenue dans les

conditions anormales, garrottée, fatiguée, blessée et tout de même prompte à la révolte, si ce charme n'est pas un trait caractéristique de notre génération. Et quand je pense à cela, quand je regarde les yeux enfantins et jeunes de ceux qui vivent dans d'autres conditions que nous avons vécu, je me demande si le temps n'est pas loin où ces vers qui nous ont fait ressentir une émotion si vive, qui ont rémué nos coeurs, ne seront pas lus et récités dans les écoles comme des choses étrangères sur lesquelles on passe à l'ordre du jour, comme nous ne nous soucions pas des merveilles de la poésie grecque lorsqu'on nous les mettait en tête.

Et alors une grande tristesse envahit ceux qui ont passé par la vie de la prison avec une lutte et une révolte dans leurs âmes, en créant d'eux et de leurs souffrances petites et grandes l'oeuvre immortelle de la culture polonaise, qui passe. Il y a dans la prison une force, il y a un charme d'oubli aussi. Nous passons, nous nous enfonçons dans les ténèbres du passé, nous autres gens de prison, nous autres gens de l'époque des prisons. Une nouvelle génération croît, une génération qui nous sera bientôt tout à fait étrangère, car elle n'aura pas goûté à cette coupe d'amertume et de volupté à laquelle nous avons calmé notre soif. Et toujours quand ma pensée s'arrête à cette question — je vois les yeux enfantins, qui nous regardent avec stupéfaction, ne comprenant pas qu'il y ait pu avoir un temps où la prison, c'est à dire ce qui est la plus grande humiliation humaine, ce qui jette l'homme par terre pour le piétiner — éveillait encore en nous des frissons d'enthousiasme, faisait briller nos yeux, colorait nos joues, nous donnait un si doux sourire. Mais je me sens toujours rassuré à la fin de ces contemplations sur ceux qui viennent après nous. Qu'ils nous oublient, qu'ils oublient nos luttes et nos souffrances, qu'ils avancent vers la vie nouvelle où le charme de la prison ne les fera plus sourire, ils n'au-

ront au moins pas à goûter le lent poison de l'emprisonnement — qu'ils aillent libres vers l'avenir en nous oubliant pour créer une vie nouvelle.

Józef Pilsudski,

Premier Maréchal de la Pologne, Ministre de la Guerre.

